

André Malraux : "cet incomparable témoin"

Jacqueline Baudrier

*Ancien président-directeur général
de Radio France*

1969 : Malraux, Mauriac, Sartre écrivent aux maîtres de la Bolivie pour leur demander la grâce de Régis Debray, condamné à mort pour ses activités révolutionnaires accomplies avec Che Guevara. A l'époque, je dirigeais l'information de la "Deux", la deuxième chaîne de la télévision française. Sur l'autre chaîne, la "Une", il y avait l'équipe de Pierre Desgraupes, et nous nous étions lancés dans une ardente compétition.

La rumeur courait que Desgraupes faisait des démarches auprès de Jean-Paul Sartre. De mon côté, je tentais d'obtenir un entretien avec André Malraux. Difficile entreprise. Il s'était retiré des affaires dès le départ de l'Elysée du général de Gaulle. Sans doute écrivait-il, à Verrières-le-Buisson, dans la maison des Vilmorin. Louise de Vilmorin fut une ambassadrice extraordinaire. Elle a défendu ma cause sans se lasser. Et après sa troisième tentative, elle m'a dit : « *Nous avons gagné !* ». Mais à une condition : ne parler de rien d'autre que des raisons qui avaient poussé Malraux à demander la grâce de Régis Debray.

Le jour de l'entretien, pendant que s'installaient les caméras, Malraux me rappelle ma promesse de ne pas évoquer le livre qu'il écrivait. Il me dit que « *quand on s'efforce de sauver la vie d'un homme, on n'en profite pas pour se faire de la propagande* »... « *Fulgurant jugement* », comme l'avait jugé Charles de Gaulle, en évoquant le rôle qu'avait tenu auprès de lui « *cet incomparable témoin* ».

Au cœur de notre entretien, je lui ai demandé son sentiment sur l'action révolutionnaire de Régis Debray. La réponse a fusé : « *Je l'ai faite aussi* ». Puis je lui ai demandé s'il aurait choisi une stratégie similaire pour une telle action. Il m'a répondu par la négative, soulignant que nous étions passés

d'une civilisation agraire à une ère industrielle. La tactique révolutionnaire ne pouvait être la même.

Après un long silence de la part d'André Malraux, l'entretien eut un grand retentissement dans la presse. Les mois passent. Le général de Gaulle meurt. Et André Malraux écrit *Les Chênes qu'on abat...* Sur une longue liste de candidats à l'interview, Malraux choisit son vieil ami Roger Stéphane pour la première chaîne et moi pour la deuxième chaîne.

Malraux détestait l'épreuve de la télévision et voulait en finir avec ses interlocuteurs en une seule après-midi. Cela ne me plaisait pas beaucoup en ce sens que Roger Stéphane et moi serions amenés à poser un peu les mêmes questions sur le livre, et comme je devais passer après lui, je redoutais l'usure de la spontanéité du jaillissement des formules superbes à cause de la fatigue que pourrait éprouver Malraux. J'ai donc tenté ma chance. Un entretien préliminaire m'est finalement accordé. Je pressens un réalisateur célèbre, François Reichenbach, qui sportivement accepte le risque d'un coup pour rien. André Malraux entre dans le jeu. Il aimait le jeu...

« la syntaxe parlée n'est pas la syntaxe écrite et dès qu'on la fixe, ce sont des mots morts »

Les éclairages doux du salon bleu de Verrières étaient propices aux confidences. Pendant plus d'une heure, Malraux, qui ne voulait parler que de sa relation avec Charles de Gaulle, accepte un vrai dialogue, jusqu'au cœur de sa vision planétaire. Sa fascination pour de Gaulle ? « *Je ne crois pas qu'il y ait eu fascination. Il était un grand homme de l'Histoire et il n'y a pas foule. Rien n'est plus important dans l'histoire du monde que de faire partie des gens qui ont dit non. Le plus grand personnage de l'Histoire, c'est Antigone...* » D'autres sujets furent abordés, montrant à quel point Malraux avait le souci de sa temporalité et savait se poser en grand observateur de son temps. La jeunesse, la drogue, "le monde à fond de course" sans pour autant exclure l'espoir "d'une âme pour notre monde" ... Un Malraux détendu, au meilleur de sa forme.

Le succès de l'émission fut tel qu'il surprit. Gallimard eut même le souhait d'en publier le texte. Mais pour Malraux l'écrivain, « *la syntaxe parlée n'est pas la syntaxe écrite et dès qu'on la fixe, comme une photographie, ce sont des mots morts* ». Et pourtant, dès 1967, dans ses *Antimémoires*, il avait eu aussi, pour l'audiovisuel, un don prophétique : « *J'avais un dada : transformer l'enseignement par l'emploi généralisé des moyens audiovisuels... L'instituteur n'aurait plus pour fonction d'enseigner, mais d'aider les enfants à apprendre.* »

Il aura fallu attendre la fin de ce siècle pour que cette prédiction prenne forme, que naisse La Cinquième, première chaîne éducative française, et une alliance pleine de promesses entre l'école et la télévision...■